

# Nocturne parisien

*Roule, roule ton flot indolent, morne Seine. –*

*Sur tes ponts qu'environne une vapeur malsaine*

*Bien des corps ont passé, morts, horribles, pourris,*

*Dont les âmes avaient pour meurtrier Paris.*

*Mais tu n'en traînes pas, en tes ondes glacées,*

*Autant que ton aspect m'inspire de pensées !*

*Le Tibre a sur ses bords des ruines qui font*

*Monter le voyageur vers un passé profond,*

*Et qui, de lierre noir et de lichen couvertes,*

*Apparaissent, tas gris, parmi les herbes vertes.*

*Le gai Guadalquivir rit aux blonds orangers*

*Et reflète, les soirs, des boléros légers,*

*Le Pactole a son or, le Bosphore a sa rive*

*Où vient faire son kief l'odalisque lascive.*

*Le Rhin est un burgrave, et c'est un troubadour*

*Que le Lignon, et c'est un ruffian que l'Adour.*

*Le Nil, au bruit plaintif de ses eaux endormies,*

*Berce de rêves doux le sommeil des momies.*

*Le grand Meschascébé, fier de ses joncs sacrés,*

*Charrie augustement ses îlots mordorés,*

*Et soudain, beau d'éclairs, de fracas et de fastes,*

*Splendidement s'écroule en Niagaras vastes.*

*L'Eurotas, où l'essaim des cygnes familiers*

*Mêle sa grâce blanche au vert mat des lauriers,*

*Sous son ciel clair que raie un vol de gypaète,*

*Rythmique et caressant, chante ainsi qu'un poète.*

*Enfin, Ganga, parmi les hauts palmiers tremblants*

*Et les rouges padmas, marche à pas fiers et lents*

*En appareil royal, tandis qu'au loin la foule*

*Le long des temples va, hurlant, vivante houle,*

*Au claquement massif des cymbales de bois,*

*Et qu'accroupi, filant ses notes de hautbois,*

*Du saut de l'antilope agile attendant l'heure,*

*Le tigre jaune au dos rayé s'étire et pleure.*

*– Toi, Seine, tu n'as rien. Deux quais, et voilà tout,*

*Deux quais crasseux, semés de l'un à l'autre bout*

*D'affreux bouquins moisissés et d'une foule insigne*

*Qui fait dans l'eau des ronds et qui pêche à la ligne.*

*Oui, mais quand vient le soir, raréfiant enfin*

*Les passants alourdis de sommeil ou de faim,*

*Et que le couchant met au ciel des taches rouges,*

*Qu'il fait bon aux rêveurs descendre de leurs bouges*

*Et, s'accoudant au pont de la Cité, devant*

*Notre-Dame, songer, cœur et cheveux au vent !*

*Les nuages, chassés par la brise nocturne,*

*Courent, cuivreux et roux, dans l'azur taciturne.*

*Sur la tête d'un roi du portail, le soleil,*

*Au moment de mourir, pose un baiser vermeil.*

*L'Hirondelle s'enfuit à l'approche de l'ombre.*

*Et l'on voit voleter la chauve-souris sombre.*

*Tout bruit s'apaise autour. À peine un vague son*

*Dit que la ville est là qui chante sa chanson,*

*Qui lèche ses tyrans et qui mord ses victimes ;*

*Et c'est l'aube des vols, des amours et des crimes.*

*– Puis, tout à coup, ainsi qu'un ténor effaré*

*Laçant dans l'air bruni son cri désespéré,*

*Son cri qui se lamente, et se prolonge, et crie,*

*Éclate en quelque coin l'orgue de Barbarie :*

*Il brame un de ces airs, romances ou polkas,*

*Qu'enfants nous tapotions sur nos harmonicas*

*Et qui font, lents ou vifs, réjouissants ou tristes,*

*Vibrer l'âme aux proscrits, aux femmes, aux artistes.*

*C'est écorché, c'est faux, c'est horrible, c'est dur,*

*Et donnerait la fièvre à Rossini, pour sûr ;*

*Ces rires sont traînés, ces plaintes sont hachées ;*

Sur une clef de sol impossible juchées,  
Les notes ont un rhume et les do sont des la,  
Mais qu'importe ! l'on pleure en entendant cela !  
Mais l'esprit, transporté dans le pays des rêves,  
Sent à ces vieux accords couler en lui des sèves ;  
La pitié monte au cœur et les larmes aux yeux,  
Et l'on voudrait pouvoir goûter la paix des cieux,  
Et dans une harmonie étrange et fantastique  
Qui tient de la musique et tient de la plastique,  
L'âme, les inondant de lumière et de chant,  
Mêle les sons de l'orgue aux rayons du couchant !

– Et puis l'orgue s'éloigne, et puis c'est le silence,

Et la nuit terne arrive et Vénus se balance

Sur une molle nue au fond des cieux obscurs :

On allume les becs de gaz le long des murs.

Et l'astre et les flambeaux font des zigzags fantasques

*Dans le fleuve plus noir que le velours des masques ;*

*Et le contemplateur sur le haut garde-fou*

*Par l'air et par les ans rouillé comme un vieux sou*

*Se penche, en proie aux vents néfastes de l'abîme.*

*Pensée, espoir serein, ambition sublime,*

*Tout, jusqu'au souvenir, tout s'envole, tout fuit,*

*Et l'on est seul avec Paris, l'Onde et la Nuit !*

*– Sinistre trinité ! De l'ombre dures portes !*

*Mané-Thécel-Pharès des illusions mortes !*

*Vous êtes toutes trois, ô Goules de malheur,*

*Si terribles, que l'Homme, ivre de la douleur*

*Que lui font en perçant sa chair vos doigts de spectre,*

*L'Homme, espèce d'Oreste à qui manque une Électre,*

*Sous la fatalité de votre regard creux*

*Ne peut rien et va droit au précipice affreux ;*

*Et vous êtes aussi toutes trois si jalouses*

De tuer et d'offrir au grand Ver des épouses  
Qu'on ne sait que choisir entre vos trois horreurs,  
Et si l'on craindrait moins périr par les terreurs  
Des Ténèbres que sous l'Eau sourde, l'Eau profonde,  
Ou dans tes bras fardés, Paris, reine du monde !

– Et tu coules toujours, Seine, et, tout en rampant,  
Tu traînes dans Paris ton cours de vieux serpent,  
De vieux serpent boueux, emportant vers tes havres  
Tes cargaisons de bois, de houille et de cadavres !

Paul Verlaine (1844-1896)

